Document généré le 28 déc. 2025 08:18

Développement Humain, Handicap et Changement Social
Human Development, Disability, and Social Change

Qu'entend-on par sourd? La perception sociale à l'égard des personnes sourdes

Melanie Hamm

Volume 24, numéro 1, avril 2018

Représentations sociales et handicap : regards croisés sur le sens commun du handicap
Social Representations and Disability: Perspectives on the Common Sense Notions of Disability

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1086203ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1086203ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Réseau International sur le Processus de Production du Handicap

ISSN

1499-5549 (imprimé)
2562-6574 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hamm, M. (2018). Qu'entend-on par sourd? La perception sociale à l'égard des personnes sourdes. *Développement Humain, Handicap et Changement Social / Human Development, Disability, and Social Change*, *24*(1), 35–52. https://doi.org/10.7202/1086203ar

Résumé de l'article

L'objectif de cette recherche est l'étude des réactions affectives et du jugement social à l'égard des personnes sourdes selon la familiarité des participants avec elles. Soixante-dix-sept personnes ont été enquêtées à partir d'échelles de mesure conçues par Louvet et Rohmer (2000, 2004, 2006). Les personnes sans contact avec la population sourde ont les réactions émotionnelles les plus négatives vis-à-vis des sourds. Toutefois, le jugement social des personnes familiarisées avec la surdité est assez négatif par rapport aux autres participants. Cette familiarité paraît reposer sur la connaissance de la surdité comme une déficience difficile à surmonter. Enfin, les individus ayant des contacts épisodiques avec les sourds ont les réactions affectives et le jugement évaluatif les plus positifs : ils semblent avoir une représentation de la surdité qui dépasse et pallie les problèmes qui y sont liés.

Tous droits réservés © Réseau International sur le Processus de Production du Handicap, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Revue Développement humain, handicap et changement social, 2018, **(24)**, 1, p. 35-52.
Journal of Human Development, Disability, and Social Change

Qu'entend-on par sourd?
La perception sociale à l'égard des personnes sourdes

MELANIE HAMM[1]

Aix-Marseille Université, Laboratoire Parole et Langage (LPL), Centre national de la recherche scientifique (CNRS), Unité mixte de recherche (UMR) 7309, France

Article original ● Original Article

Résumé

L'objectif de cette recherche est l'étude des réactions affectives et du jugement social à l'égard des personnes sourdes selon la familiarité des participants avec elles. Soixante-dix-sept personnes ont été enquêtées à partir d'échelles de mesure conçues par Louvet et Rohmer (2000, 2004, 2006). Les personnes sans contact avec la population sourde ont les réactions émotionnelles les plus négatives vis-à-vis des sourds. Toutefois, le jugement social des personnes familiarisées avec la surdité est assez négatif par rapport aux autres participants. Cette familiarité paraît reposer sur la connaissance de la surdité comme une déficience difficile à surmonter. Enfin, les individus ayant des contacts épisodiques avec les sourds ont les réactions affectives et le jugement évaluatif les plus positifs : ils semblent avoir une représentation de la surdité qui dépasse et pallie les problèmes qui y sont liés.

Mots-clés : jugement social, réaction affective, familiarité, sourd, langue des signes

Abstract

This research aims at studying people's emotional reactions and their social attitude towards deaf persons, relative to familiarity their with deafness. 77 subjects were interviewed based on measurement scales devised by Louvet and Rohmer (2000, 2004, 2006). The subjects with the least contact with deaf persons had the most negative emotional reactions. But, the social judgment of persons familiar with deafness is rather negative when compared to other participants. People most familiar with deafness seemed to think the handicap as a deficiency difficult to overcome. Finally, the group with occasional contacts had the most positive evaluative reactions. Those subjects seemed to consider deafness as a problem to be mitigated and overcome.

Keywords: social judgment, emotional reactions, familiarity, deaf, sign language

[1] Remerciements les plus vifs à Charles Gaucher pour son aide et ses conseils.

La représentation sociale est une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ou culturel (Jodelet, 2003). C'est une sorte de « savoir commun » orientant certains comportements. Comment se représente-t-on celui qui n'entend pas? Déficient auditif, handicapé de l'ouïe, malade de l'oreille, infirme auditif, malentendant, deaf and dumb (sourd et idiot, en anglais), Gehörlos (sans audition, en allemand), Schwerhörig (qui a des difficultés à entendre, en allemand), sourd et muet, sourd et sans voix, sourd non parlant, sourd comme un pot, sourdingue[2]… Autant de termes qui qualifient et souvent personnalisent la représentation sociale et culturelle du sourd?

Nous nous intéresserons, ici, au jugement évaluatif porté sur les personnes sourdes et aux réactions affectives qu'elles suscitent chez ceux qui les côtoient et chez ceux qui ne les côtoient pas. À partir de ces deux dimensions, nous mènerons une enquête expérimentale auprès de trois groupes de participants : les familles et les professionnels qui ont des contacts réguliers avec la population sourde, les personnes ayant des contacts épisodiques et celles qui sont sans contact avec le milieu sourd. L'objectif de notre recherche est de déterminer s'il y a une corrélation entre le degré de familiarité et la nature du jugement social, d'une part, et des réactions affectives, d'autre part.

Aujourd'hui, on observe des avancées dans la recherche, dans les réflexions et les dispositions législatives et dans la prise de parole des personnes sourdes (voir la section « considérations sur les résultats de l'enquête »). Mais comment le « sourd et muet » est-il perçu par notre société? Nous rappellerons les différents travaux menés sur la représentation sociale et le handicap, et montrerons le cas particulier de la surdité. Puis, nous présenterons la méthode et les analyses de notre enquête. Et nous terminerons par des considérations sur les résultats de l'enquête du groupe des « contacts réguliers », des « contacts épisodiques » et des « sans contact » avec la population sourde.

Représentation sociale et handicap

Selon Fiske et Neuberg (1990, 2008), les impressions d'autrui se construisent à partir d'une catégorisation primaire qui repose sur des éléments saillants du sujet. La plupart des handicaps sont marquants d'un point de vue perceptif, ce qui n'est pas – ou presque pas – le cas de la surdité. Toutefois, certaines surdités présentent des signes cliniques et des symptômes particuliers. C'est le cas notamment du syndrome de Waardenburg, cause la plus fréquente de surdité syndromique à transmission dominante. Le sujet atteint de ce syndrome peut avoir une pigmentation de la peau, des cheveux ou de l'iris assez singulière. Mais les surdités syndromiques ne représentent que 30 % des surdités d'origine génétique; les autres sont non syndromiques[3]. Les aides auditives sont certes des indices susceptibles de rendre visible la surdité. Cependant, elles génèrent des confusions pouvant laisser croire que des appareils auditifs corrigent une surdité comme une paire de lunettes rectifie une myopie (Delaporte, 2002, p. 181). Si la surdité, elle-même, ne se voit pas, elle se révèle lorsque deux sourds communiquent entre eux dans une langue signée ou dès que le rapport entre un entendant et un sourd est engagé : difficulté, voire impossibilité de se faire comprendre de l'autre, et ceci quelle que soit la configura-

[2] On peut relever d'autres termes associés ou désignant le sourd : handicapé de la communication, professeur Tournesol, deaf as a doornail (sourd comme un clou, en anglais), deaf as a stone, as a post, as a beetle (sourd comme une pierre, un poteau, un scarabée, en anglais), stochtaub (sourd comme un bâton, en allemand), Sordo como una tapia (sourd comme un mur, en espagnol), sord com una tapia (sourd comme un mur, en catalan), Ser surdo como uma porta (sourd comme une porte, en portugais), Być głuchym jak pień (sourd comme un tronc, en polonais), Döv som en stock (sourd comme une souche, en suédois), sourd comme un toupin (à Marseille), dur d'oreille, faire la sourde oreille, sourd comme un sonneur de cloches, Quasimodo le boiteux, le borgne, le bossu, le dur d'oreille (le sonneur de Notre-Dame de Paris de Victor Hugo), etc.

[3] Voir l'article de Manrique et Huarte (2007) et celui sur les surdités syndromiques à https://fr.wikipedia.org/wiki/Surdit%C3%A9_d%27origine_g%C3%A9n%C3%A9tique (consulté en juillet 2015).

tion de ce rapport (Poizat, 1996, p. 27). Cette expérience peut entraîner des représentations et des réactions émotionnelles qui restent à être étudiées.

La perception sociale dépend du jugement social vis-à-vis des informations disponibles concernant la cible, mais aussi des réactions affectives du percevant (Monahan, Murphy, & Zajonc, 2000; Zajonc, 1994). Toutefois, le jugement social et les réactions affectives évoluent en fonction de la familiarité entre le percevant et la cible du jugement. L'hypothèse du contact (Corneille, 1994; Kassin, Brehm, & Fein, 2005) suggère que le fait de mieux connaître des personnes et d'interagir avec elles permet une perception plus hétérogène, plus individualisée et donc moins catégorielle et moins stéréotypée. Mais ce n'est pas tant le contact en soi que la nature de la relation qui influence la perception vis-à-vis des personnes ayant des incapacités. Cette nature de la relation dépend des facteurs environnementaux décrits par le modèle du Processus de production du handicap (1998). D'autres modalités interviennent. Pour des raisons essentiellement familiales ou professionnelles, il y a ceux qui côtoient le milieu sourd tous les jours ou de façon plus sporadique, et ceux qui, dans la majorité des cas, n'ont jamais rencontré une personne sourde. Quelle est leur perception vis-à-vis des sourds? Dépend-elle de la familiarité des « percevants » avec la surdité? Influence-t-elle certains comportements?

Représentation sociale de la surdité, aujourd'hui

On distingue habituellement quatre types de surdités : légère (à partir d'une perte de 20 à 40 dB), moyenne (entre 40 et 70 dB), sévère (entre 70 et 90 dB) et profonde (à partir d'une perte de plus de 90 dB). La surdité est définie comme un « affaiblissement ou abolition complète du sens de l'ouïe », selon le dictionnaire Le Petit Robert (Rey et al., 2001). Cette définition peut sembler bien sommaire[4]. En effet, la surdité varie selon de nombreux critères, dont l'exploitation possible ou non des restes auditifs, la période à laquelle elle est survenue et l'environnement socioculturel dans lequel baigne celui qui n'entend pas ou mal. On peut, en outre, distinguer les sourds en fonction de leur perte auditive (définition médicale) ou en fonction de la langue qu'ils pratiquent prioritairement (définition linguistique). On rencontre des sourds profonds parvenant presque parfaitement à comprendre les paroles d'autrui et des malentendants ayant de grandes difficultés d'élocution. De plus en plus de sourds sont porteurs d'un ou de deux implants cochléaires. L'implant cochléaire est un appareil électromagnétique qui, après une importante intervention chirurgicale, stimule directement les terminaisons nerveuses de l'audition situées dans la cochlée[5]. La France est le premier pays à avoir posé un implant cochléaire (en 1957; voir notamment Cajal, 2013, p. 16). Après une période d'expérimentations auprès de devenus sourds (et volontaires), l'application de cette technologie aux enfants sourds a commencé au début des années 1990. Certains affirment qu'il s'agit d'« une innovation de rupture à l'instar du pacemaker »[6]. Toutefois, les controverses à ce sujet sont nombreuses et houleuses.

Qui sont les sourds? Tous ne sont pas sourds profonds, pratiquants de la langue des signes ou du code de la Langue française parlée complétée (LPC)[7], et tous ne sont pas issus d'une école spécialisée. Ce n'est que de-

[4] … surtout pour les sourds eux-mêmes! Voir, par exemple, l'émission « On n'est pas que des sourds » d'I. Voizeux et de L. Valo (2009) ou « Sourds et fiers de l'être » de J. Kaempfer Louis et S. Brasey (2011).

[5] Description de l'implant cochléaire : http://www.canalu.tv/video/universite_bordeaux_segalen_dcam/implant_cochleaire_binaural.7141 (consulté en juin 2014)

[6] Entretien avec Bruno Frachet, médecin, chirurgien ORL et universitaire de l'Hôpital Rotschild de Paris sur http://www.futuremag.fr/interview/limplant-cochleaire-est-une-innovation-de-rupture-a-linstar-du (consulté en mars 2014).

[7] **LPC** : Langage Parlé Complété ou code Langue française Parlée Complétée. Le code LPC est un codage manuel des sons de la langue parlée. Mis au point par Orin Cornett (1913-2002) en 1967, le Cued Speech (le CS, nom anglais du code LPC) comporte une série de configurations manuelles (les « clés » ou « cues ») qui, combinées aux mouvements des lèvres, permettent l'identification des phonèmes.

puis la loi du 11 février 2005[8] de l'égalité des droits et des chances que la langue des signes est reconnue comme une langue à part entière. Cette dernière loi a pour intention de réaffirmer le droit des parents à choisir une éducation bilingue (voir une recension des travaux à ce sujet de H. Lane, 1991 et Minguy, 2009). Depuis, la langue des signes a progressivement « retrouvé droit de cité » (Renard, 2008, p. 273). Elle est désormais étudiée et enseignée à l'université. À partir de 2008, elle est admise comme langue vivante au baccalauréat et commence à être enseignée au lycée. Ces changements en faveur de la langue des signes ont sans doute suscité un nouveau regard envers ceux qui la pratiquent, tant au niveau des diverses institutions qu'au niveau du grand public. Aujourd'hui, la langue des signes est très médiatisée. Mais combien d'entre nous l'ont apprise? Et quelle est la réalité des relations entre les sourds et les entendants?

Méthode

- La population

Entre 2001 et 2003, une première enquête est menée auprès de 77 personnes, n'ayant aucun problème auditif, 25 hommes et 52 femmes (moyenne d'âge : 41,36 ans). Les participants sont interrogés chez eux, sur leur lieu de travail, dans les institutions spécialisées, à des réunions d'enseignants et de parents d'élèves, à des conseils de classe, dans les associations des sourds et durant une journée d'étude « Vivre avec une surdité », organisée par l'Université de Strasbourg. Une variété de vécus est ainsi rencontrée : parents d'enfant sourd, enseignants, médecins, ingénieurs, libraires, travailleurs sociaux, interprètes en langue des signes, etc. Certains sujets pratiquent la langue des signes, d'autres le code LPC. Pour des raisons de contrôle des variables culturelles, nous nous sommes limités à une région française, l'Alsace, qui comprend un grand nombre d'écoles pour sourds (Delaporte, 2015, p. 24).

[8] Loi n°2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées : https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000809647

- La démarche

Certains interrogés ont été rencontrés à partir de notre propre réseau de connaissances, lors de réunions associatives ou de journées consacrées à la surdité. Notre population s'est également constituée à partir d'un nombre restreint de personnes auxquelles d'autres sujets se sont adjoints avec lesquels les premières se déclaraient en relation, et ainsi de suite. Cette forme de sondage en « boule de neige » est relativement « économique », mais risque d'introduire quelques biais (Javeau, 1992, p. 61). Pour parer à certains de ces biais, comme celui de l'influence des avis et réponses les uns sur les autres, nous demandions à chaque participant d'éviter de parler du contenu du questionnaire à ses connaissances tant que ces dernières n'avaient pu, à leur tour, remplir le formulaire.

- Le matériel

Nous sollicitions quelques minutes et adressions à chaque participant un questionnaire composé de deux parties. La première partie contient cette consigne : « quand vous pensez aux personnes sourdes, que ressentez-vous? », suivie de huit échelles bipolaires, dont les dimensions affectives sont : l'angoisse, la compassion, la gêne, le dégoût, la révolte, l'inquiétude, la pitié et la déprime (voir ci-dessous la section « les limites de l'étude »). La deuxième partie du questionnaire se réfère au jugement social. Elle est composée de la consigne suivante : « comment vous représentez-vous les personnes sourdes? » et de quatorze échelles bipolaires qui portent sur des traits de personnalité : être intelligent, être ouvert, être attentif, être chaleureux, avoir de l'humour, être consciencieux, être serein, être autonome, être sûr de soi, être prudent, être volontaire, être entreprenant, être créatif, être optimiste. Ces échelles de mesure ont été conçues par Louvet et Rohmer (2000, 2004, 2006), à partir d'études préliminaires qui s'appuient notamment sur le test de personnalité de Cattell (Cattell, 1974). La fiabilité des échelles mesurant les réactions affectives et le jugement social a été vérifiée statistiquement (alpha de Cronbach = 0,77 pour les affects et 0,91 pour le juge-

ment[9]). À la fin du questionnaire, les participants ont été invités à s'exprimer librement. De nombreux échanges épistolaires avec plusieurs de nos interrogés ont continué après notre enquête. Ces données ont été saisies dans des tableaux qui rassemblent les principaux propos des sujets. Nous nous sommes donc retrouvés avec une grande quantité d'informations discursives, outre les données venant du questionnaire lui-même. Notre travail est une recherche quantitative menée à partir d'échelles bipolaires ayant pour objet de vérifier la corrélation entre les représentations sociales et le degré de familiarité avec les sourds. Cette recherche s'est, en outre, complétée d'entretiens semi-dirigés avec support écrit, donnant lieu à une analyse du discours, non présenté ici.

- *Les critères de sélection et les caractéristiques des groupes de participants*

Une série de questions nous ont permis de nous assurer que les participants n'ont pas eux-mêmes de problèmes auditifs et de vérifier le type de lien avec les sourds, la nature du handicap (surdité profonde ou légère) de ceux-ci et la fréquence des contacts avec le monde des sourds. Trois groupes sont constitués en fonction de la familiarité des sujets avec la surdité (voir tableau 1).

- Le premier groupe comporte 26 personnes n'ayant aucun contact avec les sourds.

- Le deuxième comprend 25 personnes ayant des contacts réguliers avec les sourds, soit :
  - les familles;
  - les amis proches;
  - les médecins oto-rhino-laryngologistes (ORL);
  - les interprètes en langue de signes;
  - les enseignants;
  - les éducateurs des institutions spécialisées.

- Le dernier groupe contient 26 personnes ayant des contacts épisodiques. Pour ces dernières, il s'agit de sujets « sensibilisés », ayant soit :
  - un proche sourd (un cousin, un neveu ou un petit-fils) sans contacts réguliers avec lui;
  - des amis dont les enfants sont sourds;
  - un ou des voisins sourds dans le même immeuble d'habitation;
  - un (ou des) collègue(s) de travail sourd(s) sans contacts réguliers avec lui (ou eux);
  - quelques patients sourds (pour les médecins généralistes);
  - un (ou plusieurs) élève(s) sourd(s) parmi un ensemble d'élèves entendants (pour les enseignants des écoles ordinaires);
  - effectué un stage de quelques mois parmi des personnes sourdes (pour les travailleurs sociaux et les professions paramédicales);
  - eu des contacts épisodiques avec le milieu sourd depuis moins de deux ans (interprète en langue des signes débutant, par exemple, fréquentant une association de sourds à raison de deux heures par semaine);
  - suivi un cycle de cours de langue des signes avec un ou deux professeurs sourds.

TABLEAU 1. LA POPULATION DIVISÉE EN TROIS GROUPES

	Nombre de sujets
Sans contact avec des personnes sourdes :	26
Ayant des contacts réguliers avec des personnes sourdes :	25
Ayant des contacts épisodiques avec des personnes sourdes :	26
Total :	**77**

- Le traitement des données

Dans un premier temps, nous avons procédé à des regroupements des différentes évaluations et des différents affects exprimés par les parti-

[9] **Alpha de Cronbach** : Il s'agit d'un indice de fiabilité. S'il n'y a aucun véritable résultat, mais uniquement de l'erreur dans les questions du questionnaire expérimental, le coefficient alpha sera égal à zéro. Si toutes les questions sont parfaitement fiables et mesurent la même chose, le coefficient alpha sera égal à 1.

cipants, en nous appuyant sur les résultats d'analyses multidimensionnelles réalisées sur l'ensemble des données. Dans un second temps, sur la base de cette structure générale des dimensions évaluatives et affectives, nous étudions les positions respectives des différents participants en fonction de leur familiarité avec la surdité, en procédant à des analyses de variance et en considérant les résultats significatifs si $p<0,05$[10]. Cette étude permet de définir les dimensions cognitives et affectives pertinentes à soumettre aux tests statistiques.

- Les limites de l'étude

Toutefois, comme tout outillage quantitatif issu des sciences humaines et sociales, nos analyses donnent des chiffres discutables, car « la quantité, réduite à elle-même, n'est qu'une "présupposition" » (Guénon, 1945, p. 25). De plus, toute question est orientée par des chercheurs qui sont eux-mêmes des sujets, travaillant sur les dires d'autres sujets rencontrés et interrogés, et avec lesquels il n'est pas possible de monter des expériences qui vérifient, expliquent et aboutissent à des découvertes absolues. Chaque chercheur a son lot de stéréotypes qu'il utilise pour observer une sphère de vie sociale (Becker, 2002, p. 39). En outre, certains termes de notre questionnaire peuvent induire un biais : un jugement négatif à l'endroit des personnes sourdes à qui aucune « agentivité » ne serait reconnue (communication personnelle de Charles Gaucher, février 2017). Enfin, comment sont définis les sourds sur lesquels sont interrogées les personnes rencontrées? La représentation vis-à-vis la surdité varie en fonction de son degré, mais aussi de la langue pratiquée. Cette représentation dépend également d'une histoire, d'un récit qui a eu lieu à un moment donné et qui peut changer en fonction des situations de la vie : « Rien ne reste identique à soi-même » (Becker, 2002, p. 152).

Analyses

- Analyses du jugement social

Les dimensions soumises aux différentes analyses sont : être intelligent, ouvert, attentif, chaleureux, avoir de l'humour, être consciencieux, serein, autonome, sûr de soi, prudent, volontaire, entreprenant, créatif et optimiste. Nous réalisons une analyse en composantes principales (ACP) avec rotation Varimax Normalisée considérant comme variables actives les quatorze items de l'échelle de jugement. L'analyse fait apparaître deux facteurs principaux. Le premier facteur regroupe les items : autonome (0,80), entreprenant (0,78), volontaire (0,77), sûr de soi (0,73), créatif (0,62) et consciencieux (0,60); ceux-ci peuvent être définis par la dimension du « dynamisme ». Le second facteur rassemble les items : chaleureux (0,80), attentif (0,73), ouvert (0,68) et plein d'humour (0,65); ces derniers expriment la « sociabilité ». Nous effectuons des analyses de variance sur les scores factoriels. Nous observons que les groupes se différencient principalement sur le premier facteur ($F(2,74) = 4$; $p<0,02$)[11], à savoir le dynamisme. Le groupe « contacts épisodiques » semble s'opposer aux deux autres groupes et particulièrement au groupe « contacts réguliers », d'après le test de Newman-Keuls ($p<0,01$)[12]. Les personnes sourdes sont jugées dynamiques par le groupe aux « con-

[10] **P (Niveau)** : La significativité statistique d'un résultat est une mesure estimée du degré auquel il est représentatif de la population. La valeur du niveau p représente un indice décroissant de la fiabilité d'un résultat. Plus le niveau p est élevé, moins on peut croire que la relation observée entre les variables dans l'échantillon est un indicateur fiable de la relation entre les variables correspondantes dans la population. Plus précisément, le niveau p représente la probabilité d'erreur associée à l'acceptation du résultat observé comme valide, c'est-à-dire comme représentatif de la population. Par exemple, un niveau p de 0,05 indique qu'il existe une probabilité de 5 % que la relation entre les variables trouvées dans notre échantillon soit due au hasard. Dans de nombreux domaines de recherche, le niveau p de 0,05 est considéré selon l'usage comme une « limite acceptable » d'erreur.

[11] **F (Distribution)** : La distribution de F a une fonction de densité de probabilité. La valeur du F et la valeur p (cette dernière est calculée à partir de la valeur de la variable aléatoire et des degrés de liberté spécifiés) induites sont utilisées comme un test F général de la relation entre la variable dépendante et l'ensemble des variables indépendantes.

[12] **Test de Newman-Keuls** : Ce test de comparaisons *post-hoc* est basé sur la statistique d'étendue *studentisée*. Il teste la significativité des intervalles, étant donné le nombre d'échantillons respectifs.

tacts épisodiques » (m = 5,05; σ = 0,98), moins dynamiques par les « sans contact » (m = 4,59; σ = 0,75) et encore moins dynamiques par les « contacts réguliers » (m = 4,35; σ = 0,94) (figure 1).

Une analyse des effets spécifiques de chaque item confirme ce que l'on observe pour le facteur « dynamisme ». Les personnes sourdes sont considérées comme autonomes, volontaires et créatives par le groupe aux « contacts épisodiques » (m = 4,77; σ = 1,6 / m = 5,73; σ = 1,22 / m = 5,23; σ = 1,1), de façon moindre par le groupe « sans contact » (m = 4,69; σ = 1,22 / m = 4,84; σ = 1,04 / m = 4,54; σ = 0,86) et moindre encore par les « contacts réguliers » (m = 3,72; σ = 1,54 / m = 5,16; σ = 1,18 / m = 4,24; σ = 1,53).

Pour l'item « volontaire » cependant, le groupe « sans contact » (m = 4,84; σ = 1,04) juge les sourds moins volontaires par rapport au groupe « contacts réguliers » (m = 5,16; σ = 1,18) (figure 2).

FIGURE 1. MOYENNES SUR LE FACTEUR 1 « DYNAMISME », SELON LA FAMILIARITE

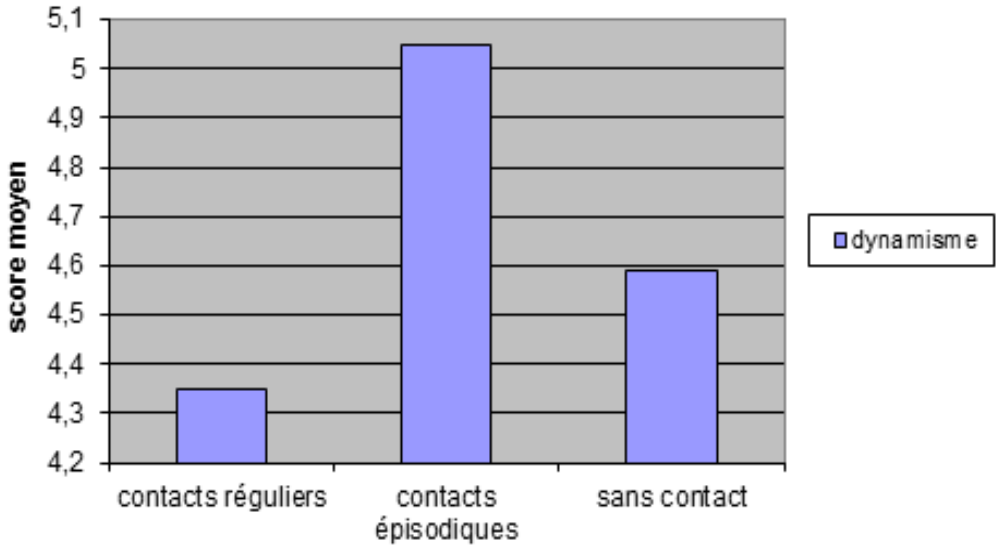
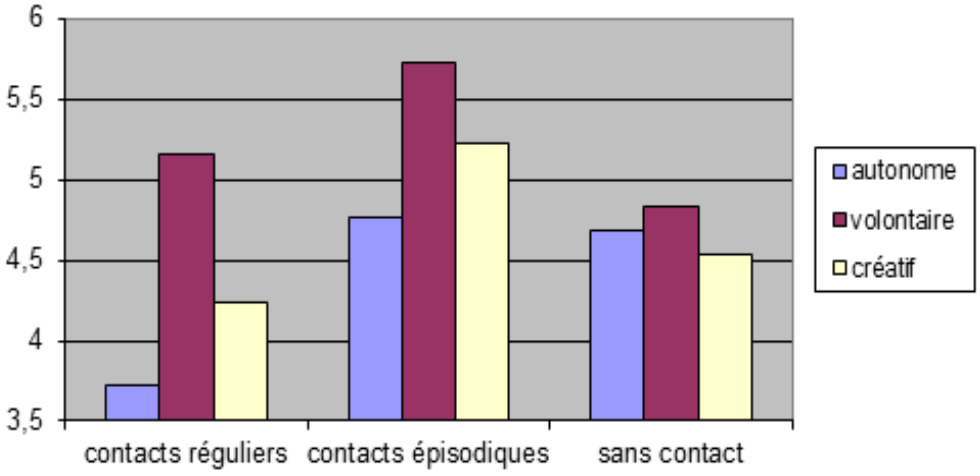


FIGURE 2. : MOYENNES SUR LES ITEMS « AUTONOME », « VOLONTAIRE » ET « CRÉATIF », SELON LA FAMILIARITÉ



Quant au facteur « sociabilité », on observe un effet spécifique sur l'item « humour » ($F(2,74 = 4,75$; $p<0,01$) (figure 2). Lorsque les participants ont des contacts avec des personnes sourdes, qu'ils soient réguliers ($m = 4,92$; $\sigma = 1,11$) ou épisodiques ($m = 4,92$; $\sigma = 1,23$), ils les trouvent pleines d'humour. Par contre, lorsqu'ils n'ont aucun contact avec les sourds, ils les imaginent avoir moins d'humour ($m = 4,15$; $\sigma = 0,67$) (figure 3).

On relève de plus un effet spécifique sur l'item « prudent » ($F (2,74) = 9,51$; $p<0,01$), qui ne contribue à aucun des deux facteurs (figure 4). Pour ce trait de caractère, les groupes « contacts réguliers » ($m = 3,28$; $\sigma = 1,24$) et « contacts épisodiques » ($m = 3,92$; $\sigma = 1,49$) jugent les sourds comme peu prudents par rapport aux « sans contact » ($m = 4,8$; $\sigma = 0,98$) (test de Newman-Keuls, respectivement : $p<0,01$ et $p<0,01$). Ainsi, les « sans contact » jugent les sourds significativement plus prudents que ceux qui ont des contacts (réguliers ou épisodiques). Ils ne les trouvent pas très « drôles » (n'ayant pas d'humour), mais les jugent prudents. Et inversement, les groupes ayant des contacts avec les personnes sourdes les trouvent pleines d'humour, mais pas très prudentes par rapport aux autres participants.

FIGURE 3. MOYENNES SUR L'ITEM « HUMOUR », SELON LA FAMILIARITE

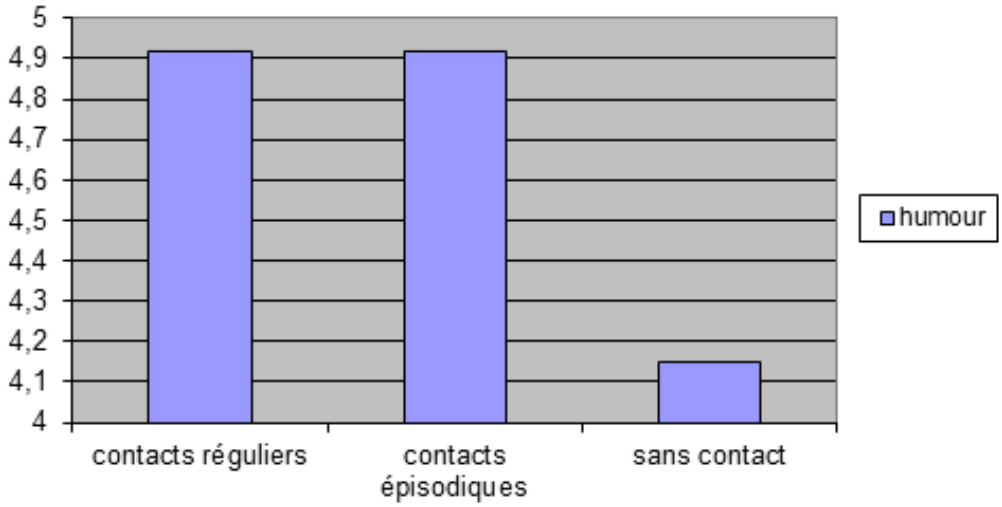
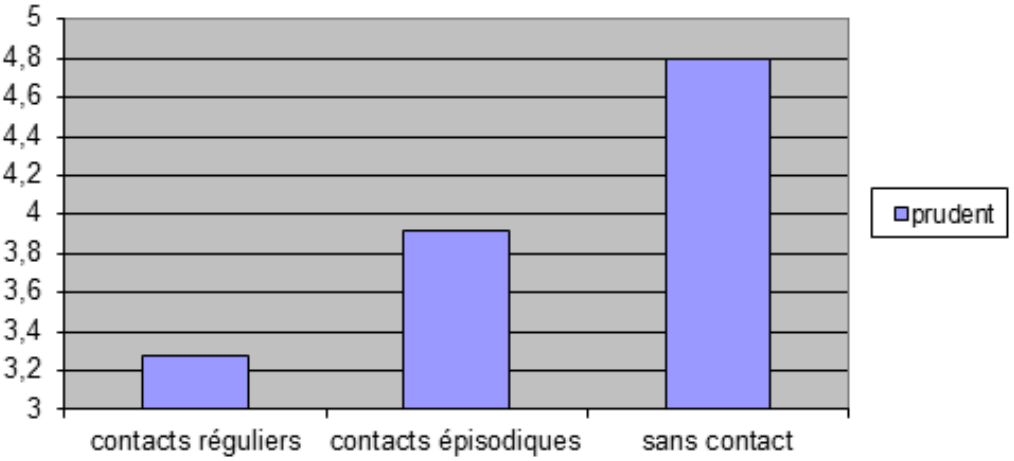


FIGURE 4. MOYENNES SUR L'ITEM « PRUDENT », SELON LA FAMILIARITE



En bref, les personnes ayant des contacts épisodiques jugent assez positivement la population sourde par rapport aux autres groupes. À l'inverse, le groupe « contacts réguliers » juge les personnes sourdes assez négativement : il les décrit comme n'étant globalement pas très dynamiques. L'humour et le caractère « volontaire » par contre sont des traits qui semblent fortement caractériser la population sourde, selon les personnes qui les côtoient (tableau 2).

Nous séparons l'échantillon des « contacts réguliers » en « familles » et en « professionnels » et effectuons une ACP avec rotation Varimax Normalisée. L'analyse fait apparaître deux facteurs principaux. Le premier facteur rassemble les items : entreprenant (0,83), volontaire (0,76), créatif (0,74), intelligent (0,66), sûr (0,66) et autonome (0,65). Il s'agit de la dimension « dynamisme ». Le second facteur regroupe les items : ouvert (0,82), chaleureux (0,80), attentif (0,71) et plein d'humour (0,69). À partir des analyses de variance sur les scores factoriels, nous remarquons que les deux sous-groupes se différencient principalement sur le premier facteur ($F(1,23) = 5,4$; $p<0,02$) : les personnes sourdes sont jugées plus dynamiques par les familles ($m = 4,73$; $\sigma = 1,07$) que par les professionnels ($m = 3,90$; $\sigma = 0,62$).

- Les réactions affectives

Les dimensions affectives soumises aux différentes analyses sont : l'angoisse, la compassion, la gêne, le dégoût, la révolte, l'inquiétude, la pitié et la déprime. Nous réalisons une ACP avec rotation Varimax Normalisée considérant comme variables actives les réactions affectives des participants. L'analyse fait apparaître trois facteurs principaux. Le premier facteur regroupe la compassion (coefficient de saturation = 0,78), l'angoisse (0,77), la révolte (0,60) et l'inquiétude (0,59). Ce sont des affects que l'on peut définir de « relationnels positifs ». Le second facteur regroupe la pitié (0,92) et la déprime (0,91), qui sont des affects « intrinsèques négatifs », que l'on ressent en songeant aux personnes sourdes. Notons que la pitié et la compassion se positionnent sur des dimensions indépendantes : la pitié traduit un sentiment négatif, alors que la compassion est plutôt liée au sentiment d'altruisme et au désir d'aller vers l'autre déprime (revoir ci-dessus la section « les limites de l'étude »). Enfin, le troisième facteur regroupe le dégoût (0,87) et la gêne (0,72); ce sont des affects « relationnels négatifs ». En effectuant des analyses de variance sur les scores factoriels, nous observons que les groupes se différencient principalement sur le dernier facteur ($F(2,74) = 3,27$; $p<0,04$) : les affects relationnels négatifs comme la gêne et le dégoût caractérisent surtout les participants n'ayant aucun contact avec des personnes sourdes (moyenne $m = 3,82$; écart-type $\sigma = 0,86$) (figure 5). Ces sujets sans contact avec les sourds s'opposent au groupe « contacts réguliers » ($m = 3,28$; $\sigma = 0,75$), d'après le test de comparaison des moyennes de Newman-Keuls ($p<0,035$).

Une analyse des effets spécifiques de chaque item révèle un statut particulier du sentiment de dégoût ($F\ (2,74) = 3,15$; $p<0,04$) : les « sans contact » ($m = 3,61$; $\sigma = 0,8$) éprouvent le plus de dégoût et par conséquent, le moins d'attirance vis-à-vis des personnes sourdes, comparé au groupe « contacts épisodiques » ($m = 2,96$; $\sigma = 1,15$) (figure 6). Un test de comparaison des moyennes (test de Newman-Keuls) confirme cette tendance ($p<0,045$). Les « contacts réguliers » ($m = 3,16$; $\sigma = 0,89$) ressentent plus d'attirance pour les personnes sourdes que les « sans contact », mais moins que les « contacts épisodiques ».

En résumé, selon les résultats de nos analyses, les affects relationnels négatifs, comme les sentiments de gêne et de dégoût, caractérisent essentiellement les personnes ne côtoyant pas de personnes sourdes. Ces sentiments s'estompent avec les contacts (réguliers ou épisodiques). Le groupe des « contacts épisodiques » ressent le moins d'affects négatifs et donc le plus d'affects positifs vis-à-vis des personnes sourdes en comparaison aux autres groupes (tableau 2).

FIGURE 5. MOYENNES SUR LE FACTEUR 3 « AFFECTS RELATIONNELS NEGATIFS », SELON LA FAMILIARITE

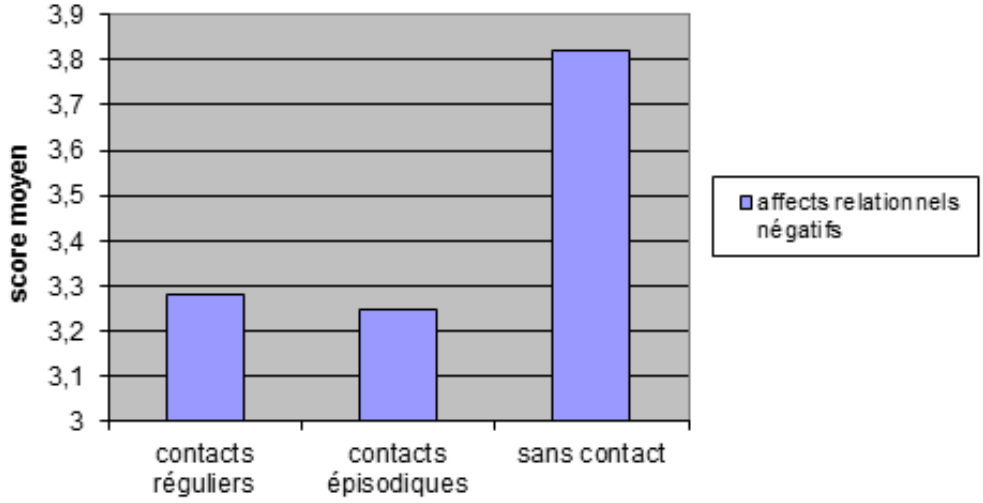
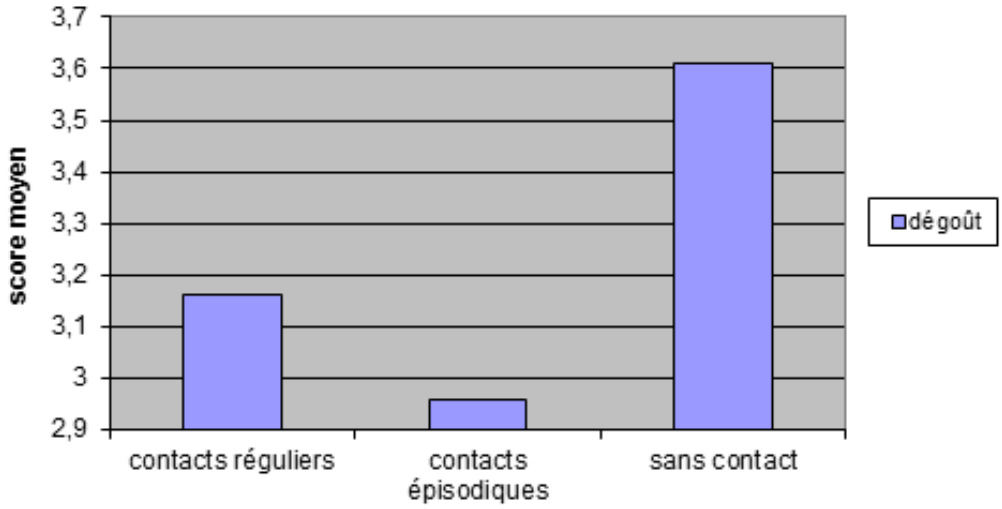


FIGURE 6. : MOYENNES SUR L'ITEM « DEGOUT », SELON LA FAMILIARITE



Notre groupe des « contacts réguliers » contient treize personnes ayant un proche sourd (conjoints, enfants, frères) et douze professionnels (interprètes en langue des signes, médecins ORL, éducateurs et enseignants spécialisés). Cet échantillon est séparé en deux sous-groupes : d'une part les « professionnels », d'autre part les « familles » aux contacts intimes avec un proche sourd. Ayant plus de dix observations par sous-groupe, nous procédons par les mêmes analyses statistiques que précédemment. L'ACP avec rotation Varimax Normalisée fait apparaître deux facteurs principaux. Le premier facteur regroupe l'angoisse (coefficient de saturation = 0,87), la compassion (0,78), la gêne (0,64) et la révolte (0,63); ce sont les affects « relationnels positifs ». Le second facteur regroupe la pitié (-0,92) et la déprime (-0,94), plus précisément, les affects « intrinsèques négatifs ». Nous accomplissons des analyses de variance sur les scores factoriels et observons que les deux sous-groupes

se différencient principalement sur le premier facteur ($F(1,23) = 5,98$; $p<0,02$) : les affects relationnels positifs caractérisent principalement les participants ayant un contact intime avec des personnes sourdes ($m = 4,67$; $\sigma = 0,89$) par rapport aux professionnels ($m = 3,77$; $\sigma = 0,92$). Une analyse des effets spécifiques de chaque item révèle un effet particulier du sentiment d'angoisse ($F(1,23) = 7,61$; $p<0,01$) et de la compassion ($F(1,23) = 5,62$; $p<0,02$) : les familles ($m = 5,0$; $\sigma = 1,15$ / $m = 5,46$; $\sigma = 1,12$) éprouvent plus d'angoisse et plus de compassion vis-à-vis des sourds comparativement aux professionnels ($m = 3,83$; $\sigma = 0,93$ / $m = 4,25$; $\sigma = 1,35$) (figure 2).

- Relation entre les réactions affectives et le jugement social

Des corrélations très significatives apparaissent entre les dimensions qui structurent les affects et celles qui modèlent le jugement social. Les affects intrinsèques négatifs sont inversement corrélés à la sociabilité ($r = -0,26$; $p< 0,023$) et au dynamisme ($r = -0,38$; $p<0,001$)[13]. Autrement dit, plus les participants éprouvent de la pitié et de la déprime face aux personnes sourdes, moins ils les jugent sociables et dynamiques. Quant aux affects relationnels négatifs, ils sont inversement corrélés à la sociabilité ($r = -0,38$; $p<0,01$). Par conséquent, selon nos analyses, plus les sujets ressentent de la gêne et du dégoût vis-à-vis des personnes sourdes, moins ils les jugent ouvertes, attentives, chaleureuses et pleines d'humour.

[13] **R (Coefficient de Corrélation de Pearson)** : Le coefficient de corrélation de Pearson mesure la relation linéaire (« la proportionnalité ») entre les valeurs de deux variables. Il détermine le degré auquel les valeurs des deux variables sont « proportionnelles » les unes aux autres. Le coefficient de corrélation ne dépend pas des unités de mesure spécifiques utilisées. « Proportionnel » signifie « lié linéairement »; c'est-à-dire que la corrélation sera forte si les points s'alignent bien sur une droite (de pente positive ou négative).

Considérations sur les résultats de l'enquête

Selon les résultats de nos analyses, les sujets qui ont les contacts les plus réguliers avec le monde des sourds, à savoir, les familles et les professionnels (interprètes en langue des signes, médecins ORL, éducateurs et enseignants spécialisés) perçoivent assez négativement la population sourde (tableau 2). Ils jugent les personnes sourdes peu dynamiques (figure 1) et peu prudentes (figure 4) par rapport aux autres participants. Concernant les réactions affectives des sujets, si le contact améliore l'affect, ce n'est cependant pas le groupe des « contacts réguliers », mais le groupe des « contacts épisodiques » qui éprouve le plus d'attirance pour les individus sourds (figure 5). Notons que lors du remplissage du questionnaire, les proches et les professionnels se sont souvent montrés indécis, sinon gênés face à certaines questions. Est-ce à cause de certains termes employés dans nos échelles bipolaires (voir la section « les limites de l'étude »)? Une interprète professionnelle en langue des signes française et une psychologue spécialisée des enfants sourds ont refusé de participer à l'enquête.

TABLEAU 2 : COMPARAISON DU JUGEMENT SOCIAL ET DES RÉACTIONS AFFECTIVES VIS-À-VIS DES PERSONNES SOURDES, SELON LA FAMILIARITÉ

	Jugement social	Réactions affectives
Contacts réguliers	-	+
Contacts épisodiques	++	++
Sans contact	+	-

- Jugement social et réactions affectives des « contacts régulier »

Dans le groupe ayant des contacts réguliers avec des individus sourds, la proportion des familles est à peu près égale à celle des professionnels. À moins qu'il n'y ait un déni de ce

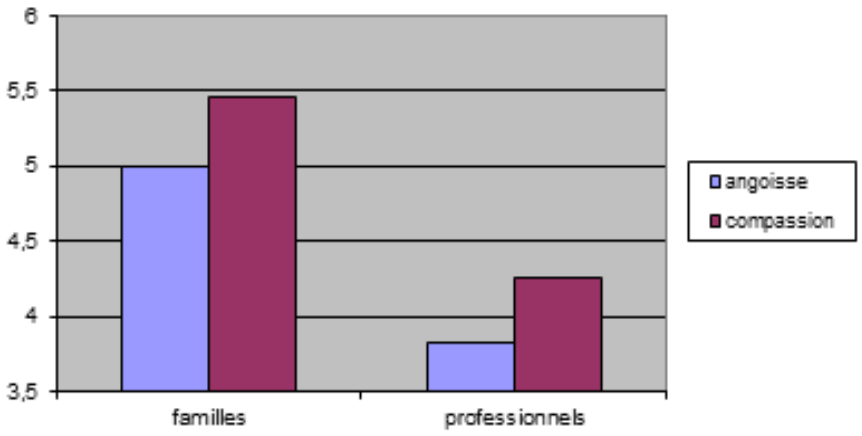
handicap de la part des familles (certains auteurs relatent beaucoup ce fait, voir par exemple Lane, 1991; Mottez, 1993/2006; Poizat, 1996; Delaporte, 2002), il est difficile d'imaginer que les proches ne voient guère mieux la catégorie sociale des personnes sourdes par rapport aux professionnels. Nous avons interrogé une mère et un père de deux enfants vivant avec une surdité profonde. Lors du remplissage du questionnaire, ils ont jugé bien plus négativement les personnes sourdes en général que le proche sourd, ce dernier, étant considéré comme une exception à sa catégorie d'appartenance. Les parents ont donné le brillant exemple de l'aînée, sourde profonde de naissance, qui a appris à jouer du piano et qui vit pratiquement comme une enfant sans handicap. Y a-t-il minimisation, voire déni du handicap, chez certains parents?

La plupart des évaluations relevées chez les personnes ayant des contacts réguliers avec la population sourde semblent être orientées vers la perception du handicap en tant que situation difficile à vivre. Les professionnels sont en effet confrontés à ce handicap, mais aussi à certaines difficultés qui y sont liées, comme le problème d'apprentissage de la lecture et de l'écriture (voir sur ce sujet une recension des travaux dans C. Dubuisson & D. Daigle, 1998 ou N. Niederberger & I. Berthoud-Papandropoulou, 2004), d'intégration professionnelle et d'insertion sociale (INSEE « Handicaps-Incapacités-Dépendance, HID, 1998-1999 »). Selon ce point de vue, on peut supposer que les professionnels jugent les sourds peu autonomes (figure 2), par exemple, parce que beaucoup d'entre eux rencontrent des difficultés à lire et à écrire (Hamm, 2008). Les professionnels semblent donc s'appuyer sur une observation des difficultés occasionnées par ce handicap : pour les médecins, les psychiatres et les psychologues, l'individu sourd est atteint d'une déficience qui nécessite des soins particuliers; pour les enseignants spécialisés, l'enfant sourd est souvent un enfant en situation d'échec scolaire; pour l'éducateur, il est une parole à rééduquer. Ils définissent ainsi les sourds en termes de manque. D'après cette perspective ou ce « paradigme déficitaire », il s'agit de « réparer » la surdité (Meynard, 2002). Ce désir de « réparation » n'existe-t-il pas depuis fort longtemps?

Les familles, quant à elles, sont encore davantage impliquées dans une situation complexe vis-à-vis du proche sourd et par la prise en charge de son handicap. Vu sous cet angle, l'individu sourd se situe en dehors du circuit habituel que suit la société; il lui faut une institution spécialisée avec un formateur et un éducateur particuliers, un orthophoniste, un oto-rhino-laryngologiste, un pédopsychiatre, un audioprothésiste et enfin, un interprète en langue des signes pour lui permettre de communiquer avec autrui. Dans ce cas, les sourds sont peut-être jugés peu autonomes par les familles (figure 2), parce qu'ils ont besoin d'une interface de communication pour toute démarche administrative de quelque importance. Selon les résultats de nos analyses, les familles ressentent beaucoup plus d'angoisse et de compassion vis-à-vis des personnes sourdes que les professionnels (figure 7). Elles sont, en outre, confrontées au regard d'autrui, ce qui touche sans doute moins les professionnels. Avoir un proche sourd, qui est en marge de la société, est-ce parfois se sentir soi-même marginalisé? « Je me suis parfois heurté à des lieux communs idiots ou des remarques blessantes par leur ineptie. Je me suis donc senti seul ou différent en vivant par procuration ce que d'autres ne soupçonnaient même pas », écrit ce papa d'une petite fille sourde de deux ans (communication personnelle, juillet 2015). 95 % des sourds naissent dans des familles entendantes et 95 % de ces sourds ont ou auront des enfants entendants (voir notamment les travaux de M. Renard, 2008, p. 49). Combien de parents interrogés dans notre étude connaissent la langue des signes française? La majorité d'entre eux avaient décidé de scolariser leur enfant sourd soit dans une école ordinaire (en « intégration sauvage », pour la plupart), soit dans une école spécialisée réputée « oraliste »[14]. Peu d'entre eux avaient appris les bases de la langue des signes. Selon une

[14] Il existe deux écoles spécialisées pour enfants sourds à Strasbourg où l'enquête a été réalisée : l'une propose la langue des signes comme langue d'enseignement; l'autre la proscrit.

7. MOYENNES SUR LES ITEMS « ANGOISSE » ET « COMPASSION », SELON L'INTIMITÉ



ancienne étude menée par la psychosociologue Meadow (1966), les parents entendants seraient plus marqués par l'incapacité à parler – et donc à communiquer – de leur enfant sourd que par son inaptitude à entendre. Les familles de notre enquête rencontreraient-elles des problèmes de communication avec les personnes sourdes? « C'est à Tours que je me suis lancée plus longuement, dans cette formation [de langue des signes], sans Pierre [le papa], qui supportait mal le sentiment qu'il avait de devoir faire le clown », rapporte cette maman d'une petite fille sourde de deux ans (citée dans Croyère, 2007, p. 71). Bien entendu, tous les parents ne pensent pas qu'apprendre la langue des signes c'est « faire le clown ». Catherine Vella, par exemple, la maman de Vincent, un petit garçon sourd de sept ans, raconte :

> « Mon univers qui était son, qui était vibration, mes larmes à l'écoute d'un prélude de Bach ou au silence qui suit la dernière note de la mort d'**Isolde** de Wagner ont disparu d'un coup, emportés par ce tsunami qu'a été l'annonce : "votre enfant est sourd profond". Des jours de larmes amères, puis le choix à faire, lui ou moi! "Je continue? Je suis musique, je suis son, mais lui est visuel, lumière, soleil!". Mon choix : lui. J'ai quitté la planète musique classique pour entrer entièrement dans celle des sourds. J'y ai découvert un pays extraordinaire, totalement étranger pour moi, à l'opposé même de tout ce que j'avais vécu et ressenti depuis 45 ans! »[15].

Selon les dires des « contacts réguliers » de notre enquête, la sous-évaluation vis-à-vis des personnes sourdes semble liée à un problème de communication avec le monde des sourds.

- Jugement social et réactions affectives des « contacts épisodiques »

Les résultats de nos analyses font également apparaître que le groupe des « contacts épisodiques » a les jugements et les réactions affectives les plus positifs (tableau 2). Ce n'est donc pas la quantité des contacts qui compte. En ne côtoyant que de temps à autre le monde des sourds, ces personnes ne sont peut-être pas autant confrontées à la réalité des difficultés quotidiennes qu'occasionne ce handicap. Il s'agit de personnes sensibilisées aux problèmes de la surdité pour différentes raisons. Sans forcément bien connaître le milieu sourd, elles éprouvent des affects plus positifs que les proches qui côtoient régulièrement des personnes sourdes : elles attribuent aux personnes sourdes un dynamisme exceptionnel (figure 1),

[15] Voir « Coup de tonnerre », article de Catherine Vella, publié le 15 octobre 2013, sur le blog : http://www.vincentmonamoursourd.com (consulté en juillet 2015). Ou voir : http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1593/files/2013/11/Catherine-VELLA-2013.-Coup-de-tonnerre.pdf.

les jugent pleines d'humour (figure 3) et éprouvent le plus d'attirance vis-à-vis d'elles par rapport aux autres participants (figure 5). Si le groupe des « contacts épisodiques » voit le handicap, il remarque peut-être davantage les aspects positifs de la surdité : la richesse visuospatiale et la beauté chorégraphique de la langue des signes, les représentations, les pratiques et les « rituels » du monde des sourds, et tout ce que les sourds ont su élaborer et se transmettre au fil des générations pour pallier la déficience (Delaporte, 2002, p. 3). Cette surévaluation est empreinte de préjugés, notamment de « l'exotisme produit par la première impression du contact avec une nouvelle langue ou culture qui contribue chez plusieurs personnes à "voir la vie en rose" ou à surévaluer positivement les traits d'un groupe en particulier » (communication personnelle de Charles Gaucher, décembre 2016). Toutefois, les « contacts épisodiques » de notre enquête semblent s'appuyer sur une approche globale de la surdité – et non pas partielle de l'audition – comme cela semble le cas chez de nombreux professionnels de l'audition, souvent à tort appelés « professionnels de la surdité ». Ce fut d'ailleurs bien plus facile d'obtenir la participation des « contacts épisodiques » que celle des autres participants. Le nombre des non-réponses est plus bas pour les « contacts épisodiques » par rapport au groupe des « contacts réguliers ». Il semble donc opportun de développer des contacts épisodiques entre les sourds et les entendants par le biais notamment de leçons de langue des signes française, de soirées d'échanges, de fêtes et de banquets annuels organisés au sein des associations des personnes sourdes et malentendantes.

Un autre aspect singulier révélé par nos résultats est l'humour souvent invoqué pour définir la communauté sourde. En effet, lorsqu'on a des contacts avec des personnes sourdes, qu'ils soient réguliers ou épisodiques, on les trouve pleines d'humour. C'est un trait de caractère qui marque et qui paraît stable. Il s'agit d'une caractéristique relationnelle notamment relatée dans des livres de maisons d'édition destinées à « faire entendre » la parole des sourds (voir par exemple Chalude & Delaporte, 2008; Renard, 1991 et 2008) et les ouvrages de sociologie analysant le milieu sourd (voir par exemple Delaporte, 2002). On y parle fréquemment de l'humour des sourds, vif, franc et « visuel », provenant sans doute de leur aptitude développée au mime. L'humour serait l'une des clés de la culture sourde. Les sourds aiment par exemple grossir les différences entre le milieu des sourds et celui des entendants pour produire des effets cocasses[16].

- *Jugement social et réactions affectives des « sans contact »*

Quant au groupe des « sans contact » de notre enquête, c'est au niveau des réactions affectives que les résultats sont les plus significatifs. Les analyses font apparaître que celles-ci se regroupent autour d'une dimension principale : les affects relationnels négatifs (figure 5). Les personnes non familiarisées avec la surdité éprouvent le plus d'affects relationnels négatifs face aux personnes sourdes. Ainsi, ce n'est pas parce que la surdité est une « infirmité » plus ou moins invisible que l'on ne retrouve pas les affects négatifs, tels que la gêne et le dégoût vis-à-vis des personnes ayant des incapacités observées dans plusieurs études (voir par exemple Louvet & Rohmer, 2000). Serait-ce lié à une trop grande frustration de ne pouvoir communiquer avec les sourds. Et les sourds? Que disent les sourds à ce sujet?

Presque tous les sujets sourds de notre population interrogée d'une autre enquête (Hamm, 2010) ont parlé d'une souffrance très vive, ancienne ou toujours actuelle, liée à un problème de communication avec leur environnement. Rapportons ce propos de Frédéric, dessinateur d'études, sourd de naissance, père de trois enfants dont une petite fille sourde :

> « Parfois, je me pose la question si les parents m'avaient accompagné dans mon apprentissage de la lecture et de l'écriture, est-ce que je lirais plus? Ils ne m'ont jamais accompagné dans

[16] Voir par exemple le film « Sourds et Entendants » de P. Le Goff (2011), consultable sur https://www.youtube.com/watch?v=GA6PGHxeYiw

> mon parcours scolaire. Ma mère ne connaissait pas la langue des signes, elle était coincée quand elle essayait de communiquer avec moi. À table, on n'échangeait pas. Mon frère entendant et mes parents parlaient alsacien entre eux. Il n'y avait aucune communication avec moi, je prenais mon plat et me mettais devant la télévision. C'était déjà difficile d'apprendre le français, mais s'il avait fallu que j'apprenne encore l'alsacien! Je ne connais qu'une seule expression alsacienne : "Lass mich los" ["lâche-moi"] » (cité dans Hamm, 2010, p. 173).

Gérard Sanroma, quant à lui, formateur et comédien sourd, termine son livre par ces mots (2010, p. 88) :

> « Être sourd n'entraîne pas la souffrance. Mais l'absence de communication aisée, oui, une terrible. J'ai mis plus de quinze ans à enfouir la mienne, elle me colle à la peau, et refait surface à la moindre occasion. Mais grâce à elle, j'ai connu la résilience ».

Dans ce cas, comment ne pas s'étonner que les sourds cherchent le contact avec d'autres sourds? Les « sans contact » de notre étude jugent les personnes sourdes les moins volontaires ou persévérantes par rapport aux autres participants (figure 2), peut-être parce qu'ils pensent que les sourds restent entre eux et n'essayent pas de s'intégrer dans la société entendante. Ils les trouvent prudents (figure 4), mais peu humoristiques (figure 3). Si les réactions affectives des « sans contact » sont les plus négatives par rapport aux autres participants, leur jugement évaluatif est en revanche assez positif : il y a une plus grande proximité entre le jugement des « contacts épisodiques » et celui des « sans contact », qu'entre le jugement des « contacts épisodiques » et celui des « contacts réguliers ». Nous observons ainsi ce que d'autres expériences (voir par exemple Louvet & Rohmer, 2000) ont déjà mis en évidence : les personnes ayant des incapacités, qu'elles soient atteintes d'incapacités invisibles ou peu visibles, sont généralement considérées comme intelligentes, créatives, ouvertes aux autres, attentives et consciencieuses par l'homme de la rue. Cette surévaluation provient des règles sociales et du « politiquement correct » qui l'incitent à ne pas mal juger une catégorie « défavorisée ». « Le Sourd est en ce sens une figure identitaire exotique, mais d'un exotisme qui n'a pas été totalement colonisé par la rectitude politique, si ce n'est pour trouver des euphémismes servant à dire leur différence, euphémismes que les principaux intéressés rejettent généralement en bloc. La pudeur qui entoure la différence des Sourds fait qu'on la nomme avec précaution, mais on ne se gêne pas pour autant pour la juger, la fabuler, la fantasmer comme quelque chose de lointain qui se donne à voir, un objet paradoxal de distinction à proximité » (Gaucher, 2009, p. 3).

Les dernières analyses rappellent que la perception sociale implique de façon inhérente affect et cognition. On peut supposer que certains affects négatifs, tels que la gêne et le dégoût ressentis vis-à-vis des personnes sourdes empêchent une perception très positive envers la population touchée par ce handicap, comme dans le cas du groupe « sans contact ». On remarque en outre que l'on trouve moins de résultats pour les affects que pour les jugements. Il est en effet plus facile pour les « percevants » d'évaluer leurs propres jugements que leurs réactions affectives, qui sont plus intimes et plus secrètes. Aussi, cette recherche montre que la familiarité reposant sur l'habitude de rencontrer des personnes ayant des incapacités ne conduit pas nécessairement à une réduction des phénomènes discriminatoires face à cette catégorie d'individus.

Conclusion

Selon les résultats de notre enquête, les personnes sans contact avec la population sourde ont les réactions émotionnelles les plus négatives vis-à-vis des sourds. Toutefois, le jugement social des personnes familiarisées avec la surdité ou en contact régulier avec des personnes sourdes est assez négatif par rapport aux autres participants. Cette familiarité paraît reposer sur la connaissance de la surdité comme une déficience difficile à surmonter. Enfin,

les individus ayant des contacts épisodiques avec les sourds ont les réactions affectives et le jugement évaluatif les plus positifs : ils semblent avoir une représentation de la surdité sans les problèmes qui y sont liés. Nos résultats montrent que certaines situations – comme des séances d'initiation à la langue des signes données par des enseignants sourds à des élèves entendants – constituent non seulement une expérience enrichissante, mais permettent également de réduire les préjugés et la discrimination à l'égard des personnes sourdes chez les entendants (sans doute aussi ceux des sourds à l'égard des entendants). Notre recherche ne serait complète que si nous faisions plusieurs études comparatives, notamment dans différents pays étrangers. De plus, à partir du même matériel d'investigation, il serait intéressant d'interroger une population de sourds sur leurs représentations vis-à-vis des entendants. Un sourd en contact régulier avec le monde entendant a-t-il les mêmes jugements et réactions affectives qu'un entendant en contact régulier avec le monde des sourds?

Notre enquête s'est enrichie de nombreux entretiens (Hamm, 2010 et 2014). D'un côté, il y a ceux qui disent : « Tu [ne] fais pas d'effort pour entendre » (parole d'une éducatrice d'un institut de jeunes sourds, Œil pour œil, 2012). Mais il y a aussi les personnes – le tout public – séduites par les langues des signes et « attendries », notamment par le film « La famille Bélier » (d'E. Lartigau, 2014). Ce film enregistre plus de 7 400 000 entrées en mai 2015; « c'est un excellent film grand public », écrit par exemple le sociolinguiste Jacky Simonin (communication personnelle, janvier 2015). Ce qui n'est pas l'avis de nombreux sourds ni de celui de ce père d'une petite fille sourde de deux ans : « Du point de vue de la surdité : ce film ne s'adresse pas aux sourds (même s'il a la prétention de le leur dédier dans le générique de fin), il donne une image ridicule des sourds, complètement exagérée et erronée » (communication personnelle, mai 2015). D'un autre côté, il y a ceux qui s'inquiètent et ont le souci d'être dans la norme : « Si je décidais de ne pas la faire implanter, je prendrais la décision de lui refuser la découverte de tant de saveurs auditives, alors même que l'implant aujourd'hui permet cela à un sourd profond. […] Je ne veux voir que le positif. Je veux croire que [ma fille] investira au mieux son implant et que cela lui ouvrira des voies qui lui étaient totalement fermées », écrit ce parent d'un enfant sourd d'un an (communication personnelle, juillet 2014). Tel est le rêve que propose aujourd'hui l'implant cochléaire. Rêve qui fait dire à cette maman d'une petite fille malentendante de neuf ans avec laquelle nous avons eu l'occasion d'échanger quelques mots dans le train en 2014 : « Malheureusement, elle entend trop pour un implant ». De nombreuses personnes sourdes non implantées, pourtant, disent être parvenues à grandir, non pas grâce à des appareils auditifs, ni grâce à des restes auditifs, et encore moins à la présence de médecins ou autres professionnels de l'audition, mais grâce à leurs ressources intérieures. Citons Marc Renard, ingénieur, écrivain et éditeur sourd (communication personnelle, septembre 2013) :

> « J'ai lu des (auto)biographies de personnes dites "handicapées", de divers pays (France, USA, Japon…) de diverses déficiences (mobilité, surdité, autisme, etc.) et toutes ces personnes, SANS exception, arrivent à la même conclusion : la vie mérite d'être vécue et je n'ai pas réussi "malgré", mais "parce que". Non pas "malgré que" je suis sourd, mais "parce que" je suis sourd. Au demeurant, c'est de la psychologie élémentaire, il faut s'accepter tel que l'on naît, tel que l'on est ou tel que l'on est devenu ».

Nous avons tenté de répondre à la question initiale : qu'entend-on par sourd? Quel pourrait être toutefois le regard du malentendant sur sa condition? Autrement dit, qu'entend-on par « être » sourd? Sacha Guitry (1885-1957) dans « Mon père avait raison » déclarait, non sans humour :

> « Quelle erreur! Une punition [d'être dur d'oreille]? Pour les autres, oui! C'est pour les autres que c'est fatigant… ce n'est pas pour moi! Pour moi, c'est délicieux! On ne me dit jamais que les choses essentielles.

> Comme on sait qu'il faut me crier dans l'oreille tout ce qu'on a à me dire, on réfléchit avant de parler… C'est excellent pour tout le monde… et moi ça ne m'empêche pas de parler… au contraire… et on est obligé de m'écouter… et on ne peut pas m'interrompre, moi! Je n'entends pas! » (cité dans Bernard, 1941, p. 104).

Ceux qui n'entendent pas ou mal ont sans doute encore beaucoup à dire, pour peu qu'on les questionne, leur donne la parole et les écoute. Qu'est-ce qu'un silence, un dialogue intérieur, un son, une musique pour un sourd? Que représente la langue des signes dans sa vie? Durant ces dernières années, la langue des signes s'est beaucoup médiatisée et de nombreuses expériences montrent ses vertus pédagogiques dans le développement cognitif des enfants et de certains adultes[17]. La formation du personnel soignant et enseignant tient-elle compte des apports de la langue de signes? Ne faut-il pas davantage souligner ses effets bénéfiques pour tout un chacun? Comment l'enseigner et avec quels moyens? Comment « fonctionne » cette langue? Quels sont ses « mécanismes »? Ne mérite-t-elle pas une véritable approche scientifique, voire épistémologique? La langue des signes n'appartient-elle pas au patrimoine intellectuel de l'humanité? Aujourd'hui encore, cette langue silencieuse constitue un champ d'exploration extrêmement stimulant. Elle est entre nos mains, et peut-être, au fond de nous.

Références

BECKER, H. S. (2002). *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris : La Découverte.

BERNARD, R. (1941). *Surdité, surdi-mutité et mutisme dans le théâtre français*. Thèse de doctorat ès Lettres. France : Université de Rennes.

CAJAL, M. (2013). *Surdités, implants cochléaires et impasses relationnelles. Les enfants inouïs*. Toulouse : Éditions ERES.

CATTELL, R. B. (1974). *Test 16 PF de Cattell*. Paris : Éditions du centre de psychologie appliquée.

CHALUDE, J., & DELAPORTE, Y. (2008). *Gros signes*. Les Essarts-le-Roi : Éditions du Fox.

CORNEILLE, O. (1994). Le contact comme mode de résolution du conflit intergroupe : une hypothèse toujours bien vivante. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale, 23*, 40-60.

CROYERE, N. (2007). La surdité : quelle(s) histoire(s)! Paris : L'Harmattan.

DELAPORTE, Y. (2015). *L'école des sourds. Encyclopédie historique des institutions française*. Les Essarts-le-Roi : Éditions du Fox.

DELAPORTE, Y. (2002). *Les sourds, c'est comme ça*. Paris : Éditions de la maison des sciences de l'homme.

DUBUISSON, C., & DAIGLE, D. (1998). *Lecture, écriture et surdité. Visions actuelles et nouvelles perspectives*. Québec : Les Éditions Logiques.

FISKE, S. T. (2008). *Psychologie sociale*. Traduction de V. Provost & S. Huyghues Despointes. Bruxelles : De Boeck.

FISKE, S. T., & NEUBERG, S. L. (1990). A continuum of impression formation from category based to individuating processes : influences of information and motivation on attention and interpretation. Dans M. P. Zanna, *Advances in experimental social psychology* (p. 1-74). New-York : Academic Press.

GAUCHER, C. (2009). L'altérité des Sourds : deux lieux communs pour interroger la liminalité des sociétés individualistes. *Monde Commun, 1*, 1-14.

GUENON, R. (1945). *Le règne de la quantité et les signes des temps*. Paris : Gallimard.

HAMM, M. (2008). L'apprentissage de la lecture chez les enfants sourds. Quels outils pédagogiques au service de quel apprentissage de la lecture? *Education-Formation*, *288*, 37-44.

HAMM, M. (2010). *L'apprentissage de l'écriture et la lecture chez les personnes sourdes et malentendantes*. Thèse de doctorat en sciences de l'éducation. France : Université de Strasbourg.

HAMM, M. (2014). L'alphabet chez les enfants sourds et malentendants. *Cahiers Pédagogiques*, *Réussir l'apprentissage de la lecture, de la maternelle à l'âge adulte, 516*, 49-50.

INSEE « HANDICAPS-INCAPACITES-DEPENDANCE, HID, 1998-1999 » (2007). *Le handicap auditif en France. Apports de l'enquête Handicaps, incapacités, dépendance – 1998-1999*. M.-S. Sander, F. Lelièvre & A. Tallec (Eds.). Avec la collaboration de J. Dubin, F. Legent, S. Danet & J.-B. Herbert. DREES, études et résultats, 589.

JAVEAU, C. (1990/1992). *L'enquête par questionnaire. Manuel à l'usage du praticien.* Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.

JODELET, D. (2003). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.

[17] Voir le cas du fils autiste de Marilyne et l'exemple de Jennifer dont la timidité et la dyslexie ont été atténuées grâce à ce mode de communication dans l'émission « Une langue en partage » d'O. Vinuesa (2015).

KASSIN, S., BREHM, S. S., & FEIN, S.(2005). *Social Psychology*. Boston : Houghton Mifflin.

LANE, H. (1991). *Quand l'esprit entend, histoire des sourds-muets*. Traduction de l'américain de C. Butel. Paris : Odile Jacob.

LOUVET, E., & ROHMER, O. (2000). Le rôle des réactions affectives dans la perception sociale des personnes handicapées physiques selon la familiarité avec le handicap. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale, 47 et 48*, 95-109.

LOUVET, E., & ROHMER, O. (2004). Familiarité et réactions affectives à l'égard des personnes handicapées physiques. *Bulletin de psychologie, 470*, 165-170.

LOUVET, E., & ROHMER, O. (2006). Le handicap physique : une catégorie de base? *Revue Internationale de Psychologie Sociale, 19*, 215-234.

MANRIQUE, M. J., & HUARTE, A. (2007). Hypoacousies. Surdités. Dans C. Chevrie-Muller et J. Narbona. *Le langage de l'enfant. Aspects normaux et pathologiques*. 3ème édition. Issy-les-Moulineaux : Elsevier Masson, 299-324. [Référence de la note de fin de page].

MEADOW, K. P. (1966). *The effect of early manual communication and family climate on the deaf child's development*. Berkeley, University of California, Ph.D. dissertation.

MEYNARD, A. (2002). *Quand les mains prennent la parole. Dimension désirante et gestuel*. Toulouse : Éditions ERES.

MINGUY, A. (2009). *Le réveil Sourd en France. Pour une perspective bilingue*. Paris : L'Harmattan.

MONAHAN, J. L., MURPHY, S. T., & ZAJONC, R. B. (2000). *Subliminal mere exposure: Specific, general, and diffuse effects. Psychological Science, 11*(6), 462-466.

MOTTEZ, B. (1993/2006). Les Sourds existent-ils? Dans B. Mottez (2006). *Les Sourds existent-ils?* (p. 86-95). Présentation par Andrea Benvenuto. Paris : L'Harmattan.

NIEDERBERGER, N., & BERTOUD-PAPANDROPOULOU, I. (2004). Utilisation des pronoms personnels en français écrit par des enfants sourds bilingues : un parcours spécifique d'apprentissage? *LIDIL, 30*, 27-38.

ŒIL POUR ŒIL (2012). *Contre les implants auditifs et la loi sur le dépistage ultra précoce de la surdité*. Repéré à https://infokiosques.net/spip.php?article1027

POIZAT, M. (1996). *La voix sourde. La société face à la surdité*. Paris : Métailié.

PROCESSUS DE PRODUCTION DU HANDICAP (1998). Les facteurs environnementaux. Repéré à http://www.ripph.qc.ca/mdh-pph/les-concepts-cles-du-mdh-pph/les-facteurs-environnementaux (consulté en décembre 2016).

RAVAUD, J.-F., BEAUFILS, B., & PAICHELER, H. (1986). Handicap et intégration scolaire : Inflation des stéréotypes et valse des étiquettes. *Sciences sociales et santé, 4*, 167-194.

RENARD, M. (1991/1993). *Sourd, cent blagues*. Les Essarts-le-Roi : Éditions du Fox.

RENARD, M. (1996/2008). *Les sourds dans la ville. Surdités et accessibilité*. Les Essarts-le-Roi : Éditions du Fox.

REY, A., REY-DEBOVE, J., & COTTEZ, H. (1967/2001). *Le Petit Robert*. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française [CD-ROM].

SANROMA, G. (2010). *L'amour au-delà du désert*. Avec la collaboration de J. Sanroma. Paris : Édilivre.

ZAJONC, R. B. (1994). On the Primacy of Affect. *American Psychologist, 39*(2), 117-123.

Autres références

- Films et reportages télévisés :

KAEMPFER, LOUIS, J. (2011). Sourds et fiers de l'être. Dans S. Brasey, *Signes*. Suisse : Radio Télévision Suisse. [Référence de la note de fin de page].

LARTIGAU, E., BEDOS, V., & CARRÉ DE MALBERG, S. (2014). *La famille Bélier*. France : Jerico Mars Film.

LE GOFF, P. (2011). *Sourds et Entendants*, https://www.youtube.com/watch?v=GA6PGHxeYiw (consulté en septembre 2016). [Référence de la note de fin de page].

VINUESA, O. **(2015).** Une langue en partage. Dans *L'œil et la main*. Paris : France 5. Repéré à http://www.france5.fr/emissions/l-oeil-et-la-main/diffusions/20-05-2013_63871. [Référence de la note de fin de page].

VOIZEUX, I. & VALO, L. (2009). On n'est pas que des sourds. Dans *L'œil et la main*. Paris : France 5. Repéré à http://www.france5.fr/emissions/l-oeil-et-la-main/on-n-est-pas-que-des-sourds_68274**.** [Référence de la note de fin de page].

- Communications personnelles :

DELAPORTE, Y. [courriel électronique]. Novembre 2016. [Référence de la note de fin de page].

GAUCHER, C. [courriel électronique]. Décembre 2016 et février 2017/

MAMAN ENTENDANTE ANONYME [rencontre dans le train]. Mai 2014.

PÈRE ENTENDANT ANONYME [courrier électronique]. Juillet 2014.

PÈRE ENTENDANT ANONYME [courrier électronique]. Mai 2015.

PÈRE ENTENDANT ANONYME [courrier électronique]. Juillet 2015.

RENARD, M. [courrier électronique]. Septembre 2013. Échange consultable sur http://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/1372/files/2013/09/Extrait-de-lentretien-avec-Marc-Renard-du-24.09.13.pdf.

SIMONIN, J. [courrier électronique]. Janvier 2015.

VELLA, C. [courrier électronique]. Octobre 2013. Échange consultable sur http://implant.hypotheses.org/temoignages